

I

Le parking improvisé dans un champ en friche derrière les ruines de l'église était saturé de berlines de luxe, de fourgons de police, de camionnettes de journalistes et de véhicules divers des anonymes venus assister à l'exhumation de l'un des derniers rois de France. Un fait bien improbable, dans ce coin de campagne inconnu jusqu'alors du reste du pays.

Malgré une arrivée fort matinale, j'avais été contrainte de me garer le long de l'unique chemin qui menait aux lieux, derrière une file de plusieurs dizaines de voitures. Officiellement, la cérémonie ne commencerait pas avant une bonne heure.

Au loin se dressaient les contours désormais familiers du bâtiment ravagé par les flammes, incendie que nous avions nous-mêmes causé, quelques mois plus tôt, alors que nous cherchions à sauver Jérémy des griffes d'Inquisiteurs sans scrupule. Cet accident avait permis de mettre à jour une crypte, source de documents remontant à plusieurs siècles pour certains, ainsi qu'un cimetière oublié depuis des décennies.

J'aurais préféré que cette découverte n'eût jamais lieu : de fil en aiguille, elle nous avait révélé l'identité de Louis, et avec elle, les raisons de sa captivité dans l'Entre Monde. Cette étape accomplie, son âme n'avait plus eu qu'à rejoindre l'Autre Monde, avec notre assistance. J'avais refusé cet état de fait, arguant que notre ami devait avoir le choix du moment de son départ. C'était un manquement grave de ma part : les passeurs d'âmes ont pour unique mission de libérer les esprits piégés dans le néant après leur décès.

L'attachement que nous éprouvions pour Louis avait rendu l'épreuve si violente pour moi que j'avais dans un premier temps tenté de convaincre le Chapelier d'y renoncer. Il n'avait heureusement pas cédé, bien plus aguerri que moi. Cet aveuglement m'avait coûté mon titre de passeuse : Aliénor avait prononcé l'arrêt de mes études, me coupant ainsi toute possibilité d'atteindre le troisième niveau de connaissance, qui m'aurait officiellement admise parmi les *passadores*.

Je ne mesurais pas encore tous les tenants et les aboutissants de cette sentence ; je me sentais exclue du seul système dans lequel mon intervention avait un sens à mes yeux.

— Tu es habillée comme pour un enterrement !

La remarque de Robin, accompagnée d'un claquement de portière, me tira de ma contemplation. J'avais presque oublié sa présence. Il avait raison : ce matin, lorsque j'avais ouvert mon armoire, les seules pièces sur lesquelles j'avais porté mon attention étaient celles que je portais habituellement pour les passages d'âmes. La longue robe en mohair noir que

j'avais revêtue ne se révélait cependant pas adaptée à cette matinée de mars baignée de soleil, mais fraîche. Je grelottais, sans savoir s'il s'agissait du froid ou de la tension qui me tordait les tripes à l'idée de dire à nouveau adieu à Louis.

— Tu trembles ! Mais tu es gelée !

D'un geste qu'il voulait sans doute galant ou protecteur, il retira son manteau pour le passer sur mes épaules. Je tentai de refuser, arguant qu'il aurait tout aussi intérêt que moi à rester au chaud. Il gagna la chicane en me faisant remarquer qu'il portait encore un pull épais et un blouson, puis me proposa de rejoindre les personnes qui s'étaient massées autour de ce que je savais être la zone de fouilles. J'avancai à pas mécaniques, incertaine de ce qui m'avait amenée ici.

— Tout cela n'est qu'une mise en scène idiote, reprit Robin. Son squelette avait déjà été mis au jour par un étudiant.

— Je suis au courant, ma mère est journaliste et son équipe a couvert les événements. J'ai eu droit à tous les détails.

— Tiens, ce n'est pas elle, là-bas ? Viens, on y va.

Après avoir joué des coudes pour traverser la foule, nous nous approchâmes du périmètre réservé aux journalistes. Ma mère nous aperçut et releva le cordon de sécurité qui délimitait le secteur dédié aux professionnels et aux invités d'importance.

— Hello les amoureux, lança-t-elle en collant aussitôt un sticker « Invité » sur nos poitrines. On a du beau monde aujourd'hui.

— Ouais, on a vu ça ! s'empressa de répondre Robin. Il paraît que des chefs d'État vont se déplacer ?

— Non, pas pour la levée du corps. Ils viendront pour la cérémonie d'adieu et la nouvelle inhumation qui se tiendront demain, à Paris. Aujourd'hui, il n'y aura que la famille, du moins les descendants indirects de Louis XVII.

Je sursautai à l'évocation de ce prénom, qui avait tant représenté pour moi. Il n'était désormais plus qu'un numéro dans la lignée des monarques.

— Venez, ajouta-t-elle, je vais vous installer près de notre caméraman, vous allez vous trouver aux premières loges. Oh, vous voyez, l'homme qui vient de descendre de la Mercedes : ce serait l'un des prétendants au trône, si la France était encore un royaume. J'ai la chance de pouvoir l'interviewer dans la matinée.

Alors que nous avançons, je jetai un regard curieux au personnage, avide de déceler dans ses traits le détail qui me rappellerait Louis : hélas, rien de flagrant ne vint assouvir mon besoin de me raccrocher à mon ami.

Ma mère fut appelée par son compagnon, Gilles, qui paraissait superviser les opérations. Jusqu'à ce jour, je ne m'étais jamais vraiment interrogée sur ce à quoi pouvait ressembler le travail de ce dernier. D'un air concentré, il donnait des consignes succinctes aux autres, parlait dans son oreillette, prenait des airs d'importance. Malgré le temps qui passait et les efforts que nous nous concédions mutuellement, je ne parvenais pas à éprouver de la sympathie à son égard. Ma mère caressa ma joue et se tourna vers Robin.

— Merci d'être là pour Livie. Ça compte beaucoup, tout ce que tu fais pour elle.

Elle le serra brièvement dans ses bras et s'éloigna pour vaquer à ses tâches. Depuis une semaine, soit depuis le week-end du concert de *Portland In Oregon* et du passage de Louis, elle tolérait beaucoup mieux sa présence à la maison, voire la sollicitait.

La disparition de l'âme gardienne de ma maison m'avait traumatisée, sans que je pusse donner d'explications à ma famille. Le dimanche au lendemain du concert, je ne m'étais même pas levée : ma mère avait mis ma léthargie sur le compte de la fatigue de la veille. Même attitude de ma part le lundi, séchant ainsi le lycée. Cette fois-ci, elle s'était inquiétée, en particulier face à mon obstination à ne pas lui révéler ce qui m'accablait.

Robin, après m'avoir mitraillée de messages auxquels je n'avais apporté aucune réponse, avait opté pour passer chez moi en fin d'après-midi, afin de me transmettre les cours de la journée. De manière très spontanée, je m'étais jetée dans ses bras, lui qui n'avait rien à voir avec l'univers des passeurs, dont je ne faisais même plus partie. Afin d'éviter tout mensonge, j'avais indiqué à Robin que l'altercation avec Elena m'avait particulièrement effrayée, et que je souhaitais rester au calme pendant quelques jours avant de devoir lui refaire face.

Lorsque ma mère était rentrée, elle nous avait retrouvés blottis l'un contre l'autre sur le canapé, dans une discussion apaisée. Après avoir convié Robin à notre table, contre toute attente, elle lui avait proposé de dormir à la maison. Mes frères s'esclaffèrent dès qu'elle parla de préparer la chambre d'amis, si bien qu'elle ne protesta même pas quand je lui annonçai qu'il se contenterait de mon lit.

Il était ainsi revenu tous les jours, et constituait ma seule source de réel réconfort. En effet, mes échanges avec Carline avaient été succincts, elle m'avait simplement alertée sur l'attitude très en retrait d'Elena depuis la rentrée. Jérémy et Thomas avaient pris de mes nouvelles régulièrement, mais je n'avais pas souhaité me lancer dans nos coutumières conversations sans fin. Quant au Chapelier, il avait cherché à me joindre à plusieurs reprises, me laissant à chaque fois un message. Même si entendre sa voix m'apaisait, je ne lui répondais

que de façon très laconique, et lorsqu'il m'avait proposé de nous retrouver comme d'habitude dans ma pièce secrète, j'avais refusé.

Je ne lui en voulais en rien dans le fait de m'avoir caché le passage de Louis : il avait joué son rôle, tel un vrai passeur d'âmes. Je savais aussi qu'il se montrerait toujours bienveillant envers moi et qu'en aucun cas, il ne me reprocherait ma faiblesse. Seule la honte m'empêchait de me présenter devant lui, moi qui n'avais pas été à la hauteur de l'enseignement qu'il me dispensait.

Un cortège de personnes en habits stricts vint se poster devant la zone de fouille qui avait été aménagée pour l'occasion avec des parements en velours bordeaux qui en marquaient les limites. Un homme vint se placer derrière une tribune que je n'avais pas remarquée, et se lança dans un ennuyeux discours que je peinaï à suivre.

— C'est qui, lui ? murmurai-je à l'attention de Robin.

— Livie, tu plaisantes ? C'est notre Premier Ministre...

La nouvelle aurait peut-être dû m'épater, mais je n'y accordai aucun intérêt. La politique et les dirigeants m'importaient bien peu. Je laissai mon regard vagabonder. Il s'arrêta sur une silhouette familière. Un peu à l'écart de la foule, droite, haute, élégante dans sa gabardine cintrée, de noir vêtue, un chapeau rabattu sur ses yeux.

Le Chapelier avait le visage rivé sur l'orateur, pouvant laisser croire que ses paroles l'absorbaient ; pour autant, j'étais certaine que, pas plus que moi, il ne portait d'attention aux propos tenus par des gens qui n'avaient pas la moindre idée de qui avait été Louis de son vivant ou de sa mort.

Une sorte de civière recouverte de ce qui me paraissait être de la soie écrue fut avancée jusqu'au lieu d'exhumation, à proximité immédiate de là où nous nous tenions. Le ministre s'éloigna, laissant place à un dignitaire religieux qui procéda à un rituel dont j'ignorais les codes. J'eus envie d'en rire : celui dont les ossements étaient destinataires de cette mascarade avait un avis bien arrêté sur la question spirituelle, qui aurait à coup sûr fortement déplu à l'homme qui s'appliquait dans ses missions. Alors qu'il débitait sa quasi inaudible litanie, un vent se leva et vint rabattre avec insistance son écharpe sur son visage, ce qui l'obligea à abréger son sermon.

Vinrent alors en scène deux hommes et deux femmes avec des gants blancs, qui commencèrent à effectuer des allers-retours de la zone cachée à notre regard vers la civière. Je compris qu'ils étaient là pour déplacer les restes de Louis. Mes jambes se mirent à trembler et un début de nausée me saisit. Avec application, l'une des intervenantes déposa un métatarse sur une extrémité de la civière. J'étais suffisamment près pour distinguer les nombreux repères qui

avaient été dessinés avec discrétion sur la soie claire ; ils allaient ainsi reconstituer le squelette du roi. Ce ballet avait dû faire l'objet d'une préparation minutieuse.

Il avait fallu exactement douze secondes pour exécuter cette première action. À raison de deux-cent-sept os et sous réserve qu'aucun ne manquât, il faudrait donc dix minutes et vingt-quatre secondes pour que le puzzle fût complet.

Avec solennité, la femme qui avait débuté la reconstitution la termina par le crâne, qu'elle coucha avec délicatesse. À peine à quelques mètres de moi, ce qu'il restait de Louis dans ce monde éveillait la curiosité d'inconnus, alors que moi, je ne reconnaissais en rien celui que j'avais aimé. Une partie des dents jaunies avait disparu, ce qui m'empêchait de me figurer son sourire. À bien y regarder, je vis soudain une canine de la mâchoire supérieure qui chevauchait l'incisive adjacente. Ce détail, je l'avais observé maintes fois, et mon cœur se pinça à l'idée que ce serait la dernière.

La civière fut recouverte d'une protection en verre, puis placée dans un cercueil en bois travaillé. Pas moins de six personnes le soulevèrent par les poignées et, après une marche très solennelle, l'installèrent dans un corbillard fleuri. Les portières se refermèrent, le véhicule démarra lentement. Louis me quittait à nouveau.

J'aurais voulu pleurer, mais cela aurait requis une énergie que je n'avais même plus. Et Robin m'aurait questionnée sur mes larmes, auxquelles j'aurais dû inventer une cause. Je n'en étais pas capable.

La foule commença à se disperser. Je jetai un œil à ma mère, qui patientait à proximité des personnages qu'elle s'apprêtait à interroger. Elle semblait tendue, et je devinai que le comportement autoritaire de Gilles devait y être pour beaucoup.

Au loin, le Chapelier ne bougeait pas d'un centimètre, figé tel une statue. Je demandai à Robin de patienter, repassai sous le cordon de sécurité, et me dirigeai vers lui à grands pas. Je me serais bien jetée dans ses bras, mais une attitude aussi familière aurait attiré l'attention de mes proches : il était censé être mon professeur de guitare, pas mon ami, et encore moins mon ex-maître médium.

Son menton se releva à mon approche, dévoilant le rouge fondu au bleu de ses iris, mais aussi ses paupières boursouflées, qui trahissaient les larmes qu'il avait dû verser. Mon chagrin était-il aussi perceptible que le sien ?

— Salut, murmurai-je.

M'en voulait-il pour la distance que j'avais mise entre nous depuis plusieurs jours ?

— Voilà des circonstances bien étranges pour se retrouver, ma chère Livie.

— Désolée de t'avoir laissé sans nouvelles. Louis me manque.

— Penses-tu être la seule ?

Il avait répondu vivement, ce qui ne lui ressemblait pas. Je compris qu'en plus du deuil de Louis, mon silence n'avait pu que renforcer son mal-être. Mon égoïsme me sauta aux yeux et je m'en voulus aussitôt.

— Pardonne-moi, ajouta-t-il en esquissant un geste pour saisir ma main. Cette tristesse m'opprime au point de me rendre désagréable envers l'une des personnes auxquelles je tiens le plus au monde. J'aimerais que l'on se voie bientôt, nous avons un certain nombre de sujets à discuter.

J'aurais voulu prendre ce temps immédiatement, mais partir ainsi avec lui m'aurait rendue suspecte aux yeux de Robin et de ma mère. Je n'avais pas envie d'avoir à me justifier auprès de quiconque.

— Ce soir ? proposai-je.

— Cela risque d'être difficile, ton petit ami est particulièrement présent en ce moment.

Comment savait-il que Robin passait toutes ses soirées chez moi ? M'espionnait-il ? Jérémy ou Thomas lui fournissaient-ils des informations me concernant ? Je ne pus écarter de mon esprit l'image du Chapelier qui m'attendait tous les soirs, assis sur sa chaise dans ma pièce secrète, figé dans sa solitude, espérant que je vinsse.

— C'est vrai, acquiesçai-je. Je lui demanderai de ne pas rester, tout à l'heure.

— Flatté que tu m'accordes plus d'importance qu'à ce freluquet.

Un sourire vint s'inscrire sur mes lèvres, discret, mais bien présent. L'humour de mon maître médium m'avait lui aussi manqué.

Je me repris : il me fallait arrêter d'employer les termes « mon maître médium ». Il ne tenait plus ce rôle. Il n'avait plus le droit de m'enseigner les matières indispensables pour devenir une passeuse d'âmes experte. Aujourd'hui, je ne pouvais l'appeler autrement que par son nom. Son surnom, d'ailleurs, puisque son vrai nom me restait toujours inconnu, malgré notre proximité. Il semblait tenir à cultiver ce mystère autour de sa personne.

Nous nous quittâmes sans un mot supplémentaire, dans une économie d'émotion qui ne lui ressemblait pas. Je rejoignis Robin, qui m'observait avec insistance ; cette attitude m'agaça.

— Dis donc, il est tactile, ton prof... souligna-t-il.

— Quoi ? Parce qu'il m'a effleuré la main ?

Je haussai les épaules, lui signifiant que le débat était clos. Sa remarque avait-elle été motivée par la jalousie ? Il avait tout intérêt à me témoigner un peu plus de confiance. Après tout, si nous étions ensemble aujourd'hui, c'était uniquement parce que je n'avais plus à devoir choisir entre Louis et lui.